

PEINTURE

# Le tour du monde en sept tours

*Venue du Brésil, Fabiana de Barros s'est arrêtée à Genève. Elle ira sans doute plus loin avec ses grandes toiles témoignant pour les années à venir de l'histoire de l'art.*

**D**ans la chambre de Fabiana, un lit, une échelle, des boccas où trempent des pinceaux et scotchée au mur, une toile. Immense. Elle mange toute la pièce. «*Ma peinture est très graphique, très structurée; alors je peux faire grand même avec peu d'espace. Heureusement: j'aime peindre là où je dors. J'en ai besoin. Parce que la vie et la peinture, ça forme un tout, ça va ensemble.*»

Fabiana de Barros: de grands yeux noirs et un accent qui racontent à eux seuls son Brésil natal; une sorte de chaleur irradiante aussi, surprenante

sous nos latitudes. Et un don pour la sympathie et l'amitié, qu'elle cultive par exemple en faisant la cuisine pour les copains — elle adore ça: «*J'ai au moins quelque chose en commun avec Picasso!*» Ça et l'amour de la peinture. Celle de Fabiana est faite de grands traits noirs, de couleurs vives, de mouvements tourbillonnants. Générosité du geste et du format. On devine l'artiste qui se jette sur sa toile, de tout son corps, avec un enthousiasme communicatif.

A 30 ans, Fabiana ne vit pas de sa peinture, ne le souhaite pas du reste: «*Je veux ne jamais dépendre de l'art financièrement. C'est mon père qui m'a appris ça.*» Son père, peintre connu en Amérique latine, lui a aussi appris ce milieu: depuis toujours, Fabiana vit dans le monde de l'art, fréquente créateurs, galeristes, marchands, collectionneurs... Elle aurait pu rester au Brésil, tout y aurait probablement été facile, avec ses relations. Elle a préféré partir, commencer à zéro. «*Il faut parfois casser les choses. Changer d'endroit, ça aide à avancer. Après la Suisse, j'irai peut-être en URSS.*»

Elle a débarqué à Genève il y a trois ans, ne connaissant personne. Sa valise de projets à la main, elle tape aux portes, trouve une galerie, Care Off,



Tokyo, la tour Mitsubishi

qui accepte, début 87, d'exposer son travail. Tours du Monde, intitule-t-elle cette exposition. On y voit sept grandes toiles parlant chacune d'une ville au travers d'un building commercial mondialement célèbre: à Tokyo la tour Mitsubishi, à Berlin la tour Mercedes, à New York Pan Am, à Moscou Aero-Flot... «*L'idée m'est venue à Berlin. Au sommet de la tour justement. C'était la première fois que je montais si haut. J'ai tout à coup senti combien ce point était central: le monde venait à moi, tout aboutissait là. Et c'est pareil ailleurs.*» La tour — ou la marque — c'est la référence, ce que tout le monde connaît et qui permet de se situer. Géographiquement et culturellement.

Supports de sigles qui véhiculent la culture actuelle d'un pays, les tours font aussi référence à sa culture passée. Dans chaque toile, Fabiana s'est efforcée non seulement d'indiquer le mouvement artistique caractéristique du lieu évoqué, mais de le situer par rapport à l'art contemporain: la tour de Moscou, claire et bien dégagée, est née du constructivisme mais l'a dépassé; celle de New York, par contre, toute noyée dans



Fabiana de Barros



le paysage, n'a pas encore digéré le pop art: «*Nous n'en sommes pas encore sortis. Difficile de dire ce qui en naîtra.*»

Car il en naîtra forcément quelque chose. Toute peinture en engendre une autre, s'inscrit par rapport à une autre, que ce soit en filiation ou en réaction. Fabiana ressent intensément ce courant de l'Histoire et le revendique. «*Je lis mon travail d'après la Renaissance. Je pense que la modernité commence là. Au moment où l'homme a enfin le courage de regarder les choses en face: il s'aperçoit qu'il n'est pas le centre de l'univers et il commence à vivre avec l'angoisse, le désespoir, le non-sens, tout ce que l'on trouve dans l'expressionnisme des années septante, on le trouve déjà à la Renaissance.*» Les gratte-ciel de Fabiana de Barros rendent hommage au passé. Ces toiles rappellent, par leur composition, les tableaux de Memling ou de Botticelli représentant un homme en buste devant un paysage, une médaille ou un sceau à la main. Seul le signe de reconnaissance a changé. Le sigle publicitaire a remplacé la médaille.

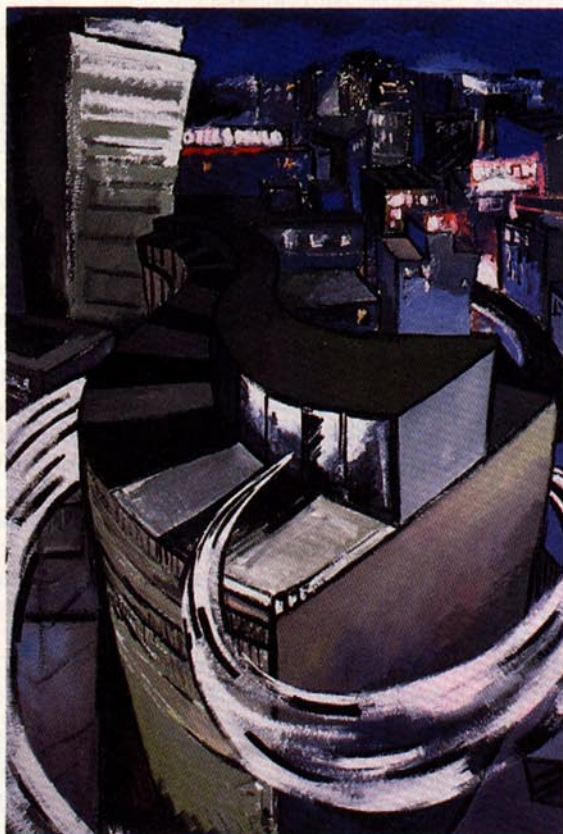
Fabiana de Barros n'aime pas les œuvres éphémères. Elle peint pour durer. D'où l'emploi de tempera et de vraies toiles, le bannissement des couleurs acryliques qui ne tiennent pas et des papiers qui se déchirent. «*Il faut que mon travail reste physiquement, qu'on puisse encore le lire dans plusieurs centaines d'années et, à travers lui, lire notre époque. C'est une dette que je dois payer: j'ai reçu la vie, je dois donner quelque chose en échange, et le donner le plus loin possible. Je ne sais pas si mon travail est bon mais au moins, en le voyant, les gens sauront par exemple que, dans les années quatre-vingt, on aimait le noir!*» Témoigner. Incrire le présent comme un passé pour l'avenir.

Terminée, la série des Tours du Monde? Pas tout à fait. Sur la toile inachevée fixée au mur de la chambre, une minitour de Berlin (carton d'invitation de la dernière exposition de Fabiana) gît entre une tasse et un cendrier. Signature clin d'œil, mais aussi manière de montrer qu'elle est partie de ce travail pour aboutir à celui d'aujourd'hui. Le tableau représente un bar japonais à New York. «*J'ai voulu mon-*

*trer comment on peut aller dans un lieu sans y aller vraiment. Comment on peut comprendre le Japon et la culture japonaise en mangeant un sushi à New York. Un reflet suffit, ici celui de l'enseigne lumineuse dans la tasse de café.*»

L'œuvre de Fabiana de Barros multiplie les reflets. Refus de se limiter aux apparences: «*Il faut toujours aller voir l'autre côté des choses, montrer l'envers pour connaître l'endroit. Pour se connaître et donc avancer, il faut se voir dans le miroir, identique et pourtant différent, inversé. C'est à travers la différence qu'on se connaît: de même qu'en peinture il faut voir la droite pour comprendre la courbe.*» Voyager, c'est finalement aller vers soi-même à travers les autres. L'exposition qu'elle présente en ce moment à Heidelberg s'intitule Aller/Re-tour.

Dans le carnet de Fabiana, un projet pour une grande toile «féministe». On y voit... un miroir. «*La femme qui se*



Sao Paulo, la tour Nimeyer

*regarde apprend, dans son reflet, sa différence et son identité. Elle commence à se connaître, à se situer. Dans ce tableau, je veux montrer les femmes d'aujourd'hui. Elles sont fortes, elles ont trouvé leur place. Elles ont osé rentrer dans le miroir. ■*

Elizabeth Dumont-Gauye

Allemagne, Heidelberg, Galerie Friedman and Guinness, jusqu'au 31 décembre.